

ELVIS
ET LA VERTU

Du même auteur

Du son sur les murs
Seuil, 2011

FRANTZ DELPLANQUE

ELVIS
ET LA VERTU

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN9 78-2-02-110544-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À mes parents et à mes sœurs,
cette noire plaisanterie*

Or l'expérience enseigne qu'un monde sans Dieu est un enfer où prévalent les égoïsmes, les divisions dans les familles, la haine entre les personnes et les peuples, le manque d'amour, de joie et d'espérance. À l'inverse, là où les personnes et les peuples vivent dans la présence de Dieu, l'adorent en vérité et écoutent sa voix, là se construit très concrètement la civilisation de l'amour, où chacun est respecté dans sa dignité, où la communion grandit, avec tous ses fruits.

Benoît XVI, « Message aux jeunes du monde »,
Madrid, 6 août 2010

Depuis que les flics sont passés aux trente-cinq heures, leurs performances ne se sont guère améliorées. Louise avait disparu depuis près d'un an et je n'avais toujours pas vu le museau fouineur d'une de ces pauvres bêtes policières se pointer pour me renifler les arrière-pensées. Le parquet de Bayonne avait ouvert une information judiciaire pour enlèvement et séquestration et je ne comptais même pas parmi la dizaine de témoins interrogés.

Seul mon ami Jean-Luc Taureau avait dû répondre aux investigations d'un inspecteur de la sûreté départementale. Ça s'était passé sur la terrasse de son bar, un blockhaus percé de baies vitrées permettant de profiter de la vue sur l'océan en sirotant sa bière. L'entretien avait duré une demi-heure, sans compter les interruptions pour aller servir les clients et encaisser les consommations.

– Et alors ?

– Rien, Jon. J'ai expliqué que la disparue était une cliente occasionnelle. Qu'elle revenait toujours avec la même copine. J'ai dit qu'elles avaient essayé de me convaincre de mettre des tranches de citron dans le Perrier, mais que moi je les réserve pour le Martini.

– Sans blague, tu lui as raconté ça ?

– J'avais besoin de lui dire la vérité.

– C'est tout ?

– Il m'a lâché les basques quand je lui ai expliqué que le Cap'tain Bar est une zone de « requalification émancipée du pouvoir terrestre » : « Sans doute, monsieur le commissaire, à

cause que le bâtiment a été au départ édifié par les nazis et qu'on y vient maintenant en short et en polo rose s'acheter des glaces avec les enfants. »

– Bien joué.

– Et j'ai ajouté : « Espace de cohabitation non temporelle, monsieur le commissaire. Le territoire des Landes est un sablier renversé sur les bords du monde : le temps est bloqué là depuis des millions d'années ; je veux dire, le temps réel, pas celui qu'on mesure avec nos montres. »

– Et ça l'a pas fait marrer ?

– Tu parles... J'ai ajouté que d'année en année j'avais vu se rétrécir l'âme de mes clients : « Et ça, monsieur le commissaire, je dois vous dire que c'est irréversible, et pas seulement à cause de toutes ces ondes qui circulent dans l'air, mais aussi, et surtout, parce que nous n'avons pas su nous adapter à l'immobilité du temps. »

Je riais comme un bossu – je sais, j'ai des expressions bizarres, je suis né en 1942.

– On n'est pas près de le revoir traîner par ici.

Rien ne fatigue mieux le raisonnement d'un flic que les errements d'un esprit fumeux.

Et, de fait, au bout de trois semaines l'information judiciaire était refermée par le parquet, faute d'éléments suffisants. L'Office central pour la répression des violences aux personnes, spécialisé dans les disparitions inquiétantes, n'avait été saisi à aucun moment. L'antenne du SRPJ de Bordeaux à Bayonne non plus. La disparition de Louise ne devait pas être considérée comme « inquiétante ».

Une femme qui se volatilise, sans doute mue par un caprice soudain, c'est comme un moineau qui s'envole d'une branche.

Pas de quoi en faire un roman.

*

J'avais revu une fois la copine de terrasse de Louise, devant le PMU de la place des Martyrs-de-la-Résistance, en compagnie d'une autre femme, minaudant toutes les deux comme si elles

étaient filmées par une équipe de télévision. Je crois qu'elle s'appelait Stéphanie – j'avais entendu autrefois Louise l'appeler « Steph' ». Elle avait fait celle qui ne me reconnaissait pas, elle n'avait pas du tout l'air effrayé, je veux dire de quelqu'un qui m'aurait pris pour un assassin ; juste une petite dose de mépris – assez tout de même pour tuer un cheval, mais je ne suis pas un cheval. De toute évidence, Louise ne lui avait jamais révélé notre idylle. Steph' s'était trouvé une nouvelle meilleure copine. Une qui ne risquait pas de me séduire avec sa gueule de Photomaton et son sourire alimenté par une pile de neuf volts.

Je l'ai raconté à Jean-Luc.

– On ne s'est même pas salués. C'était comme si cette pim-bêche ne m'avait jamais reproché d'écouter du « hard rock », comme si on n'avait jamais échangé la moindre plaisanterie – Louise, elle et moi –, comme si elle ne m'avait jamais vu draguer sa soi-disant meilleure copine.

Jean-Luc a haussé les épaules.

– Je crois que la page est tournée. Il y a des gens comme ça que la disparition d'une amie n'émeut pas plus qu'un tremblement de terre dans un pays lointain.

*

Quand même, j'avais du mal à comprendre que personne n'eût songé à orienter les enquêteurs vers ma modeste personne. Il n'y avait donc pas un témoin à Largos à m'avoir vu au bras de cette jolie blonde d'à peine quarante ans ? Personne ayant aperçu le vieux Jon Ayaramandi ivre mort, au petit matin, errant la gueule cassée et les poings éraflés, semant l'effroi parmi les honnêtes gens ?

Étais-je trop vieux pour le rôle ?

C'était ce que tout le monde semblait penser.

« Pas lui, pas ce vieil homme aux cheveux blancs. »

Est-ce que ça me vexait ? Ouais.

Est-ce que ça m'arrangeait ? Encore plus.

Ça faisait même sacrément mon affaire.

Pourtant, j'avais été l'amant de cette femme merveilleuse.

Et ce n'était pas la période de ma vie où je m'étais montré le plus discret. Courant les bars louches et les boîtes de nuit, me battant avec le premier mec qui me regardait de travers, traînant avec des Gitans cocaïnomanes, reprenant contact avec mes anciens collègues tueurs. Hurlant comme un chien dans la nuit... Heureusement, nous nous étions montrés plus prudents sur le front de l'amour. Louise avait atteint un âge où même une femme sait ce que l'ardeur doit à la discrétion ; nous n'avions affiché notre passion ni sur la plage, ni dans les rues, ni dans aucun lieu public. Le commerce entre un monstre effrayant de soixante-huit ans et une quadragénaire merveilleuse n'est pas un spectacle qu'on a envie de brandir sous le nez du chaland, n'est-ce pas ?

Nous nous étions aimés chez moi. À l'abri des regards. À grand renfort de soul music et de pilules chimiques. Et croyez-moi, ça avait été comme accéder à l'éternité.

Une petite semaine d'amour amputée d'un jour, voilà à quoi j'avais eu droit. L'éternité moins un jour. Et mon cœur ravagé à jamais.

Peut-être qu'avec un peu plus de temps nous aurions pu aller jusqu'à nous promener dehors en nous tenant la main. Nous embrassant debout devant le soleil couchant, comme dans la chanson de Joe Dassin :

*Et l'on s'aimera encore
Lorsque l'amour sera mort...*

Maintenant que je vous ai mis cet air-là en tête, vous allez avoir du mal à vous en débarrasser, pas vrai ?

*

Je ne m'arrêtais jamais de penser à elle.

Ça me rendait triste. Et ça se voyait.

– Jon, tu fais une tête d'enterrement, tu devrais prendre des antidépresseurs.

Jean-Luc s'en tenait à la pharmacopée classique.

Paco, mon pote gitan, avait mieux à me proposer :

– Avec la cocaïne, même un cadavre peut ressembler à un bon souvenir.

On riait un coup.

Paco m'apportait une ou deux bouteilles d'alcool à chaque visite. Que de la mauvaise qualité, mais du fort, du très fort. Le genre de truc que je n'aurais pu refourguer qu'à des ados de quinze ans – si ce n'est qu'il y a déjà une épicerie de nuit qui s'en charge sur la nationale, du côté du multiplexe et des supermarchés.

Jean-Luc, lui, m'apportait le meilleur de sa cave : des grands crus de Saint-Estèphe, de vieux armagnacs, des bouteilles de champagne millésimées. Nous n'aurions pas assez du reste de notre vie pour les boire.

À moins que...

Paco, Jean-Luc. Chacun son style, mais tous les deux avaient des rires à vous arracher des larmes. Ils s'entendaient de mieux en mieux. Nous avons de ces moments où nous nous retrouvions tous les trois main dans la main, comme pour une ronde enfantine.

Que voulez-vous, je n'ai jamais résisté aux gens qui savent rire ! L'un et l'autre avaient les yeux plissés des gens heureux. Mon chagrin n'avait qu'à bien se tenir. De toute façon, j'étais incapable de retrouver l'endroit où j'avais enterré mon butin de larmes, mon trésor d'affliction. Je n'ai jamais pu aller jusqu'au bout ; je suis un dépressif aux petits pieds.

Une femme aux épaules dénudées, une lampée de vin blanc sur une douzaine d'huîtres, un nouveau groupe anglais qui me rappelle l'énergie des débuts, et je repars. Tout ce foutu chagrin crédité sur un compte oublié.

Perle aussi était passée me voir, tous les jours, comme on rend visite à son vieux.

– Holà ! Spectaculaire !

– Quoi donc ?

– Ta chute de moral. Tu ressembles à un vieillard en fin de vie.

– Merci.

Luna n'était pas en reste :

– Papy, à quoi tu penses ?

– À rien, ma puce.

– Tu penses pas à rien, c'est juste que tu veux pas me dire.

– Ouais, t'as raison, c'est ça. Ça te plaît cette chanson ?

(Al Jarreau, « Rainbow in Your Eyes ».)

– J'aime presque autant.

– Autant que quoi ?

– J'ai pas dit « autant », j'ai dit « presque autant », Papy.

– Oui, mais si tu dis « j'aime presque autant », ça signifie que tu compares à autre chose. Donc, à quoi tu compares ?

– C'est compliqué en ce moment dans ta tête, hein, Papy ? Je dis *presque autant* pour que tu comprennes que c'est *pas tout à fait*, c'est tout.

Luna, la petite fille de cinq ans et demi (elle tient à ce semestre) la plus perspicace du monde. Perle lui avait fait des couettes, ça faisait une éternité que je n'en avais pas vu, on aurait dit des antennes pour capter mes pensées secrètes.

Vous regardez la fille d'une amie et vous vous dites que...

– Tu me le mettras, le morceau de Fugu, sur mon iPod, Papy ?

Fugu : poisson comestible, très apprécié au Japon, dont les viscères contiennent un poison violent.

– Ouais, promis, je te le mettrai.

*

Deux mois auparavant, Perle m'avait annoncé en baissant les yeux :

– Je déménage, Jon.

– Je te l'ai toujours dit, ma beauté.

Avoir une telle jeune femme pour voisine avait suffi à faire de moi cet homme au cœur ravagé – alors même qu'avant de l'avoir rencontrée, de cœur, je n'avais point, ni d'air en ce monde à respirer en compagnie d'une sœur ou d'un frère.

Six ans plus tôt, elle avait dépucelé mon âme. Rouvert en moi un canal de tendresse bouché depuis tant d'années. Et

même si elle ne m'avait sorti du coma affectif que pour me plonger dans le chaos... c'était enfin vivre.

J'avais tout perdu en cherchant à la sauver, sauf ceci :

– Je tiens à toi, merde.

Elle fit celle qui n'avait rien entendu.

– Je pars vivre avec Al.

J'encaissai le coup et dis :

– Loin ?

– Trente-quatre kilomètres.

– Trente-quatre kilomètres !

– Arrête, Jon ! C'est rien, trente-quatre kilomètres ! Vingt-deux minutes de voiture.

– Je n'ai plus de voiture.

– Tu feras retaper ta Volvo.

Elle avait préparé son coup. Elle avait même fait des recherches sur l'itinéraire.

– Trois euros dix de péage, trois euros soixante-dix-neuf de carburant : tu pourras venir nous voir pour la modique somme de six euros quatre-vingt-neuf. On a trouvé une grande maison qui donne sur l'océan, la chambre d'amis sera équipée en Hi-Fi, je t'achèterai une brosse à dents et...

– Je ne verrai plus Luna tous les jours.

Je savais que c'était perdu d'avance ; j'avais juste envie qu'elle se sente bien coupable. Je ne pouvais pas m'en empêcher – en vieillissant, il devient évident qu'on a quelque chose à jouer de ce côté-là.

Depuis qu'Al s'était remis à faire le chirurgien, le pognon avait recouvert sa princesse comme une chantilly recouvre une fraise jusqu'à lui faire perdre sa saveur d'origine. Disons qu'elle risquait clairement l'embourgeoisement et que je nourrissais à cet égard des sentiments contradictoires. La fierté de voir Perle évoluer dans un bon milieu, certes. Mais aussi une pointe d'amertume, parce que je n'ai jamais aimé les gens plus riches que moi.

La clinique du docteur Di Vica, l'associé d'Al, était moderne, réservée à une clientèle huppée, et toujours pleine. Ce connard d'Al ne donnait plus dans le social.

– Il n’a jamais donné dans le social, Jon.
– Ouais, c’est vrai, il ne s’intéressait qu’aux poissons.
– Et encore, c’était pour les sortir de l’eau... Mon mec n’est pas un benêt d’altruiste. Il n’aime que moi. Et ça flatte mon côté punk.

OK, moi non plus je n’aime pas les babas – ce sont des hypocrites et des menteurs, des gens qui pensent qu’être mous et porter les habits des pauvres de tous les pays suffit à les rendre meilleurs. Tant mieux si les affaires tournaient bien pour notre toubib, il en avait assez chié dans la vie pour avoir sa revanche. Perle avait de la veine, elle aussi : elle avait été affublée d’un pêcheur infirme et sans emploi qui s’était d’un seul coup révélé un chirurgien surdoué.

Quand je songeais au poivrot violent avec lequel elle était à la colle, avant Al... Sans me vanter, j’étais à l’origine de ce qui lui était arrivé de meilleur dans la vie.

– Jon, tu es en train d’avoir des pensées d’autosatisfaction, je le vois à ta tête.

Elle me connaît par cœur.

– Nan, je viens juste de réaliser à quel point tu me dois tout.

Elle changea brusquement de sujet – comme si ce que je venais de lui révéler n’avait pas la moindre importance !

– Je sais que tu vas détester entendre ça, Papy, mais je dois réussir ma vie de couple. Je ne devrais pas te le dire : aucune chance que tu comprennes une chose pareille.

En effet.

– *Réussir ta vie de couple ?*

Le jargon psychologique actuel est comme une infection qui traîne dans toutes les bouches. Je ne sais pas comment ça s’attrape, mais je dois être naturellement immunisé.

– Arrête, Jon !

– Je veux la garde alternée.

– Pardon ?

– Je veux Luna au moins un week-end sur deux.

– Mais tu n’es pas son père, Jon ! Je ne te dois rien...

– Tu peux répéter ça ?

J’ai autrefois tué le père de Luna. C’était pour d’excellentes

raisons. Le jour où j'ai fait connaissance avec sa maman, ce salopard était en train de la violer sur une table en formica ; autant dire que le minimum de confort n'était pas assuré.

La pauvrete avait crié au secours, et j'avais fini par arriver.

Je me suis comporté en bon voisin : j'ai enfoncé mes pouces dans les yeux de ce mec jusqu'à la deuxième phalange.

Après ça, Perle et moi l'avons couché sur les rails posés au fond de nos jardins et le TER s'est chargé de lui passer dessus – ce qui est tout à l'honneur du service public. Comme son sang était aussi chargé en alcool qu'un vin doux, tout le monde a conclu que c'était un poivrot qui avait pris la cuite de trop. C'est grâce à ce coup de maître que nous avons réussi à éduquer notre petite fée loin des mauvaises influences de son géniteur.

J'ai longtemps cru que cette enfant avait échappé à l'atavisme de sa crapule de père, mais je m'étais trompé :

– Papy, tu dois accepter le choix de maman.

N'était-ce pas malhonnête ?

– À ton âge, ma chérie, on n'intervient pas comme ça dans les conversations des adultes. Tu ne sais pas de quoi il retourne...

– Je sais parfaitement de quoi j'cause. Maman a besoin d'amour et toi tu ne supportes pas Al parce que c'est un handicapé. Tu ferais mieux d'avoir besoin d'amour, toi aussi !

– Luna ! cria Perle en rougissant.

– Ben voyons ! Pas moi, je suis trop vieux, faut pas déconner...

*

Les jours suivants, j'ai fait la gueule à Perle.

Pas ouvertement. Plutôt de manière subtile.

– Jon, ça fait une semaine que tu te détournes quand j'essaye de te saluer.

– Une semaine, déjà ?

– Il est hors de question que je cède à ce chantage affectif. Une semaine de plus sans lui parler, alors.

– Tu n'es pas son père, merde !

Je pense : J'étais quand même auprès de toi pendant l'accouchement, quand tu étais une pauvre mère isolée, mettant au

monde l'enfant du viol et de la perte. Mais il vaut peut-être mieux que je garde ça pour moi, non ?

Cette fois, Perle a du mal à retenir son sourire. Je connais cet air. Elle m'a préparé un coup. Il va se passer quelque chose.

– Jon, j'ai un service à te demander.

Un *service* ? Je reste aussi impénétrable qu'un agneau fraîchement débité.

– Oh, ne t'inquiète pas, je ne vais pas te demander de tuer encore quelqu'un.

– C'est heureux.

– C'est pour la petite...

Pour Luna, elle sait qu'elle peut tout me demander.

– Tu pourrais me la garder les mercredis ?

À mon tour de ne pouvoir retenir mon sourire. Je le sens me barrer la figure jusqu'à me rentrer dans les oreilles.

– Tu veux dire « tous les mercredis » ?

– Ouais.

– Ouais.

– Et si tu pouvais aller la prendre directement à l'école...

– Ouais.

J'irais camper devant l'école s'il le fallait.

– Viens que je te serre dans mes bras.

– Je t'aime, Jon.

– Moi aussi, ma Perle.

– Autant que j'aime Al.

– Encore plus, si tu veux mon avis.

*

Chez moi, les bonnes nouvelles provoquent à peu près le même effet que les mauvaises : je bois autant pour célébrer que pour oublier. Je me retrouvai tard et loin dans la nuit sur le parking d'une de ces putains de boîtes curieusement nommées le Broadway ou le Manhattan. J'étais aussi déchiré que la photo d'un mari pris en flagrant délit d'adultère, chargé d'alcool, penché au bord du vide sur la rive abrupte de ma mauvaise vie.

Une envie de nuire comme un bégaiement.

